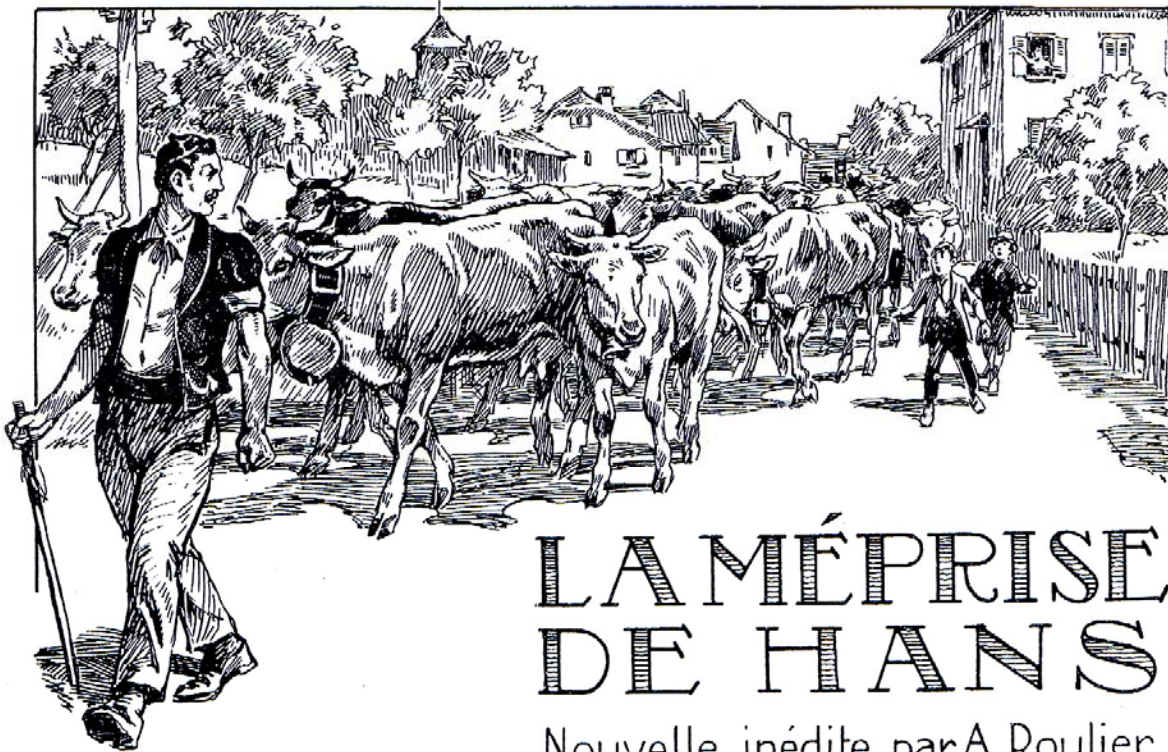




LA MÉPRISE DE HANS

Nouvelle inédite par A. Roulier

Le troupeau, à vive allure, traverse le village dans le tapage des énormes toupins et des clochettes sonores, que dominent les appels des vachers et les cris des gamins courant à la suite. A quelque distance vient le char à échelles portant la chaudière ventrue, la batterie de cuisine, la literie, les vêtements, les provisions. Des femmes apparaissent sur le seuil des maisons, des hommes aux portes des granges et des écuries. Chacun veut voir passer le plus beau troupeau de la commune, celui de l'amodiateur Védoux, qui s'en va au chalet des Dessus où l'herbe est savoureuse et l'eau abondante.

Comme le bruyant cortège arrivait au bout du village, une fenêtre s'ouvrit au premier étage de la maison de M. Page, fonctionnaire en retraite, et une jeune fille aux bonnes joues roses, aux cheveux blonds, apparut dans l'encadrement, toute souriante. Elle tenait à la main quelque chose de blanc qu'elle agita comme un petit drapeau, en regardant défiler les vaches.

En tête marchait Hans, le fruitier des Védoux, un solide gars de l'Oberland, portant le gilet brodé, la cape sur l'oreille, un bâton à la main, et qui tout le temps criait : Té ! té ! té ! pour indiquer à ses bêtes le chemin à suivre.

Or, ce Hans, depuis longtemps, mais sans grand succès, faisait la cour à la jeune domestique des Page, celle-là précisément qui était apparue à la fenêtre au passage du troupeau. Et comme notre fruitier s'était retourné à cet

instant même, il prit pour lui et le sourire de la belle enfant et les signaux dont elle crut devoir l'accompagner, tant il est vrai qu'on croit facilement ce qu'on espère... Et il poursuivit sa route, persuadé que Jeanne — il disait « Channe » — avait enfin capitulé et que son habileté à lui avait fini par emporter la place. Plusieurs fois encore il regarda en arrière, jusqu'à ce que, le troupeau ayant pénétré dans la forêt, la chère vision disparut...

On arriva au pâturage vers midi. Le chalet, déjà vieux, avait un toit large et bas, mi-partie de bardeaux, mi-partie de zinc, qui brillait au soleil ; la longue perche oblique de la citerne, avec son gros caillou à l'extrémité, se voyait à quelques pas, et les deux bassins de bois où l'on fait boire les vaches s'allongeaient à côté, posés sur des pierres brutes.

Tandis que le troupeau se dispersait sur les pentes vertes, recherchant l'ombre et la fraîcheur, les hommes se mirent à suspendre la chaudière au-dessus du foyer, à monter les lits. On souleva le couvercle de la cheminée ; on accrocha les habits de rechange aux chevilles de la paroi, dans l'unique chambre du chalet ; on procéda en un mot à l'emménagement.

Vers trois heures, Védoux « rattela » le cheval et reprit, avec ses hommes, le chemin du village. Il ne resta que les deux fruitiers et le bovaïron, un garçon de quatorze ans, que son père avait fait dispenser de l'école pour les mois d'été.

— Il y a du bois derrière le chalet, bouèbe, portes-en un peu près du foyer, ordonna le plus âgé des deux hommes, un célibataire dans la cinquantaine qui, pour la vingtième fois, montait au chalet. Bon fromager, il était doué d'un caractère peu agréable.

Une vie nouvelle débuta pour notre Hans. Les journées se suivaient paisibles, ramenant aux mêmes heures les mêmes travaux. Hans aimait assez cette existence et eut été parfaitement heureux... s'il n'avait laissé là-bas, dans la plaine, à plus de trois lieues de marche, et dans la maison de M. Page, la toute charmante Jeanne Dupont, qui sait si bien sourire aux armaillis qui passent...

Les premiers jours, Hans avait été si intéressé par tout ce qu'il voyait, si occupé surtout, qu'il n'avait songé que par moments à sa bonne amie. Mais au bout d'une semaine, c'était devenu une obsession. Ses pensées étaient dans le petit village. Il revoyait une maison au coude de la route, une fenêtre ouverte et dans le cadre, agitant un mouchoir, une blonde enfant. Il conservait un espoir : « Channe » monterait bien un dimanche en compagnie de ses amies...

En attendant, Hans occupait ses loisirs à étu-

à fabriquer le fromage. En ai-je, moi, des livres ? C'est bon pour ceux qui n'ont rien à faire !

Et il vidait sa pipe pour s'aller allonger une heure sur sa paille.

Un samedi soir, le bovaïron, retour du village, annonça qu'on aurait des visites le lendemain.

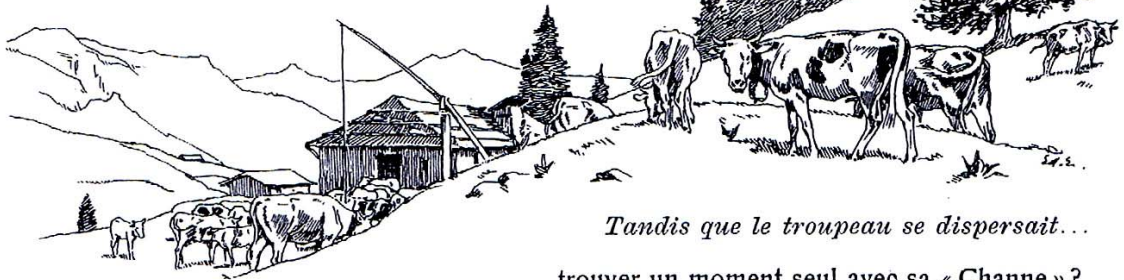
— Toute une bande de Vagny : ma sœur Rose, Marthe Débaz, sa cousine Julie, et Jeanne, la bonne des Page.

Hans en eut un coup au cœur ; mais il put maîtriser son émoi.

— Qui te l'a dit ? demanda-t-il.

— C'est Jean Bolomey... Il accompagnera ces demoiselles, avec Paul des Grands-Champs et Léon Posaz.

Hans se sentit à la fois heureux à la pensée de revoir son amie et très ennuyé d'apprendre qu'il y aurait trois jeunes gens... Et lui, qu'en faisait-on, si chacune de ces jeunes filles avait déjà son cavalier servant ? Pourrait-il seulement se



Tandis que le troupeau se dispersait...

dier son dictionnaire allemand-français, le seul livre qu'il eût apporté dans sa valise. Car il avait un très grand désir de savoir le français ; c'est même pour cela que lui, fils d'une bonne famille bernoise, avait accepté les fonctions de vacher en pays welche.

Il comprenait déjà presque tout ce qu'on lui disait ; mais il s'expliquait difficilement ; en était réduit à employer surtout les infinitifs. Cela ne l'empêchait point d'ailleurs d'entamer une conversation chaque fois qu'il en avait l'occasion, mais, voilà, les passants étaient rares et le vieux Jacob ne causait pas volontiers. Il n'ouvrait la bouche que pour donner des ordres brefs, pour gourmander ses deux compagnons, jurer après ses bêtes, ou émettre quelques réflexions bizarres sur la vie, les femmes ou les jeunes gens qui ne connaissent rien de rien...

— Laisse-moi ce bouquin ! disait-il à Hans quand il le trouvait le nez dans son dictionnaire. Ce n'est pas là-dedans que tu apprendras

trouver un moment seul avec sa « Channe » ?

Cette idée l'agita et il était si soucieux que le vieux Jacob s'aperçut qu'il y avait du nouveau. Il s'informa auprès du « gamin » qui le mit au courant de ce qui se préparait.

— Bon ! te voilà tout remué, dit le vieux garçon à Hans, parce qu'il monte des demoiselles ? Il y a bien de quoi ; les femmes c'est comme les livres : il n'en faut pas !

— Fous tire gomme ça auchourt'hui... Quand fous être pli cheune, fous tire autrement !

La conversation en resta là, et les trois habitants du chalet s'en furent se coucher.

Hans se retourna bien des fois dans son lit avant de trouver le sommeil. La journée de dimanche serait-elle un jour de fête ou lui réserverait-elle de désagréables surprises ? Il faisait des projets : il offrirait de la crème et du lait ; on irait cueillir des fraises sur les pentes, et des fleurs dans les éboulis, où seuls les hardis compagnons osent s'aventurer... Et il rappellerait à l'élue de son cœur son joli mouvement à la fenêtre et son sourire prometteur...

Le lendemain, Hans se leva le premier, tant il avait hâte de voir l'état du ciel. Pas un nuage n'en ternissait l'azur, et, à l'horizon, au-dessus des Alpes étincelantes, le soleil montait dans toute sa gloire. Hans ne put s'empêcher de pousser une longue huchée, qui réveilla tous les échos du voisinage. Il accomplit gaîment les besognes habituelles puis, longtemps avant midi, procéda à une toilette soignée. Il se fit la barbe avec soin, endossa son beau gilet de velours, mit sa cape sur l'oreille et attendit...

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand le groupe des villageois et villageoises déboucha du bois, à la lisière inférieure du pâturage. Tout de suite Hans distingua le coquet chapeau de Jeanne, mais tout de suite aussi il remarqua que la jeune fille donnait la main à un jeune homme, qui avait l'air de lui avoir considérablement facilité l'ascension du dernier raidillon.

Un affreux juron — en allemand — s'échappa des lèvres du jeune vacher. Puis, à la réflexion, il se dit qu'étant donnée la difficulté de la marche la jeune fille était excusable d'avoir accepté l'aide d'un de ses compagnons, et un calme relatif descendit au cœur de l'amoureux.

Hélas ! il ne devait pas y régner longtemps. La petite troupe s'avancait vers le chalet.



Appuyé contre le montant de la porte, il se morfondait...

âne en sait plus qu'un ânon : ne te donne pas tant de peine pour te procurer du chagrin !

Hans, agacé, s'en fut derrière le chalet. Ce vieux le dégoûtait, avec sa manie de tout dénigrer. Et il ne l'avait jamais trouvé si sale que ce dimanche-là, avec ses vêtements crasseux, sa barbe de huit jours, sa pipe continuellement à la bouche... Tout le dégoûtait, d'ailleurs, depuis une heure. Le chalet ne lui semblait plus le même, et cette odeur de porcs qui traînait partout lui parut insupportable...

Il revint sur le devant quand il s'aperçut que



— Salut, Hans ! lui lança Jean Bolomey, qui l'avait reconnu.

— Salut !

Ce fut tout. Les arrivants, laissant le chalet sur leur gauche, escaladèrent un petit monticule, et, à quelque distance, s'arrêtèrent sous un bouquet de sapins. Nul ne semblait se soucier de l'armailli endimanché, debout près de la porte, ni du vieux Jacob, ni du bouèbe qui, attirés par le bruit, étaient sortis pour voir...

— C'est ceux de Vagny ou quoi ? demanda Jacob.

— Bien sûr ! répondit Hans, bourru.

— Tu n'as pas l'air aussi content qu'eux, remarqua le vieux, goguenard... est-ce qu'ils se soucient seulement de nous ? Savoir ce que ces donzelles pensent, c'est plus compliqué qu'une vache à traire ! Crois-moi, mon garçon, un vieil

Jacob, suivi du gamin, était parti pour une tournée à travers le pâturage. Malgré tout, il voulait voir ce qui se passait là-haut, sous les sapins, donnant ainsi, sans le savoir, raison au roi Salomon, qui, lui, parlait par expérience : « L'homme amoureux suit la femme avec la docilité du bœuf que l'on mène au sacrifice... »

Appuyé contre le montant de la porte, il se morfondait depuis un assez long temps, lorsqu'il vit s'avancer vers lui les trois jeunes filles. Il n'était pas revenu de sa surprise qu'elles étaient devant lui, et l'une d'elles, Jeanne précisément, lui demandait, d'une voix qui lui parut divine, si elles pourraient obtenir du lait ?

— A fotre zervice, répondit Hans.

Et les faisant entrer, il leur servit, un peu gauchement, un lait crémeux dont elles se délectèrent lentement, prudemment, car il était si frais...

Quand elles se furent désaltérées, elles se mirent, sans en demander l'autorisation, à visiter le chalet, passant de la presse à fromage à la grande chaudière, de la chambre à lait à la cave, admirant les grosses matotes de beurre et les carrés de séré blanc sur leur planche.

Cependant, Hans, le vacher, suivait partout



Mais ! fit-elle un peu effrayée...

ces demoiselles, silencieux et l'air préoccupé. Le moment d'une explication lui paraissait venu, et il se demandait sans doute comment il allait s'y prendre pour être seul avec Jeanne, ne serait-ce qu'une minute. Il eut soudain une idée, et comme les trois visiteuses avaient déjà franchi le seuil pour rejoindre leurs compagnons :

— Mademoiselle Channe, fous oupliez quelque chose !

La jeune fille, surprise, rentra dans le chalet.

— Et quoi ? demanda-t-elle.

Alors, le jeune vacher lui saisissant le poignet et l'attirant dans une encoignure :

— Fous afez ouplié expliquer à moi ce que ça feut tire : Che feu bas pli longtemps croquer le betit enfant ! (Il voulait dire, corrigeant son dictionnaire : « croquer le marmot »).

La jeune fille ne comprit mot à cette mise en demeure de la part d'un confédéré qui s'accusait lui-même d'anthropophagie.

— Mais... fit-elle un peu effrayée et se demandant si le jeune vacher n'avait pas perdu la raison dans les solitudes de la montagne.

— Pourquoi, reprit Hans, pourquoi fous fous moquez de moi ?

— Mais je ne me suis jamais moquée de vous !

— Pourquoi fous faire des signes à moi avec fotre mouchoir de poche ?

Décidément, pensa Jeanne, il déménage ! Et elle commença de craindre sérieusement que l'aventure ne finît mal. Renonçant à comprendre, elle fit un suprême effort pour se dégager ; mais Hans avait la poigne solide. Il répéta sa question en martelant les termes avec force :

— Pourquoi fous faire des signes à moi avec fotre mouchoir ?

— Mais où ? Quand ? s'il vous plaît.

— Le bremier chuïn, quand che passais avec les faches !... Fous safez pien. Faut pas chercher le betit animal !... (La petite bête sans doute.)

La jeune fille, dans un éclair, comprit tout. Et, oubliant sa situation, partit d'un éclat de rire si bruyant que l'étau qui emprisonnait son bras se relâcha et qu'elle se trouva libre. Elle s'empressa d'en profiter et s'élança dehors, en criant au vacher abasourdi :

— C'était mon torchon à poussière.

En effet, au moment où le troupeau de l'amodiateur passait, la jeune domestique des Page était occupée à faire les chambres, et le hasard voulut qu'elle secouât son torchon à poussière à la fenêtre au moment où le vacher se retournait... On devine le reste. Ce malentendu avait fait son bonheur pendant quelques semaines et était cause de son malheur actuel...

Car Hans savait suffisamment le français pour se rendre compte qu'il s'était mépris et que l'amour — il n'en fait jamais d'autres, ce fripon ! — lui avait fait prendre un vulgaire torchon pour le mouchoir d'une blonde enfant qui pensait à lui, souriante et penchée à sa fenêtre...

Et jamais du troupeau la distante musique
Ne lui parut, au cœur, tinter si tristement !

carra